

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 17 (1879)  
**Heft:** 3

**Artikel:** La Providence  
**Autor:** Roux-Ferrand, H.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185112>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

et que lo lão lâi pliantè sè griffès sur lo cotson, et que l'allâvè l'agaffâ quand su arrevâ avoué mon chaton. Ma fâi n'a pas z'u lo temps, quand bin portant ne l'é pas fiai; mât tot parâi la vilhe ein a bo et bin z'u po houit dzo âo lhî sein poâi pipâ on mot. »

— Eh bin, accutâ, l'ami, se lâi fâ lo présideint, mè seimblî qu'après la pararda dè cé lão, qu'a fê que votra balla-mère est restâie houit dzo sein vo z'eimbétâ, vo z'êtés prâo pâyî dinsè, et diabe lo pas que vo z'ai fauta de 'na prima.



Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la charmante nouvelle : *La Providence*, dont nous commençons aujourd'hui la publication.

### La Providence.

Lorsqu'on a construit la rue de Rivoli, on ne connaissait pas encore les *ascenseurs*; aussi les étages supérieurs de ces splendides hôtels n'étaient pas occupés par des millionnaires, mais par des locataires jeunes et pauvres, amoureux de la vue d'un grand jardin et pouvant grimper à un cinquième étage.

C'était dans une de ces chambres au-dessus des toits qu'étais venue se loger une jeune fille, orpheline, qui y laissait vagabonder son imagination et courir sa plume, en admirant les beaux arbres des Tuileries.

Deux pots de jasmin en fleurs ornaient sa fenêtre, et d'innombrables gravures de modes, depuis l'ancien *vertugadin* originaire d'Espagne, jusqu'aux *paniers* du xv<sup>e</sup> siècle et aux *crinolines* de 1850, ornaient seules son modeste salon. Cependant, sur sa cheminée, on apercevait quelques volumes de Mmes de Sévigné, de Stael et de Genlis.

Dans l'une des belles après-midi du mois de mai 1860, la jeune fille était assise près de sa fenêtre, sur un tabouret, devant sa petite table, une plume à la main ; elle réfléchissait, en regardant les sommets des marronniers où voltigeaient de branche en branche de joyeux pierrots : « Ils sont heureux, se disait-elle, ils chantent et n'ont pas à s'occuper, comme moi, de leur nourriture : la Providence et les promeneurs se chargent de ce soin... Enfin, il faut se résigner... et écrire. Mais quoi ? Aucune idée ne m'arrive ; rien... toujours rien ! Décidément je ne suis pas en verve aujourd'hui... »

Aussi posait-elle tristement sa plume, quand un coup de sonnette se fit entendre.

Etonnée et joyeuse de ce bruit inaccoutumé qui lui annonçait une visite, elle se leva avec vivacité et fut ouvrir. Mais sa surprise fut bien plus grande en reconnaissant un jeune cousin qu'elle n'avait plus vu depuis plusieurs années et qu'elle revoyait avec l'habit militaire et les galons de sergent-major.

— Enfin je vous retrouve, chère cousine, lui dit-il en entrant, quel bonheur !

— Adrien ! s'écria la jeune fille, je ne m'attendais pas à vous voir ! et par quel miracle à Paris ?

— Ce n'est pas un miracle, ma bonne cousine, mais la fin de mon purgatoire.

— De votre purgatoire ?...

— Et le commencement du paradis, puisque je vous revois ! ajouta vivement Adrien.

— Toujours aimable, cher cousin ! mais laissez là les compliments. Vous avez donc votre congé ?

— Définitif ? Grâce à Dieu, me voilà fixé à Paris.

— A Paris ? pour toujours ? Et... dans quelles conditions ?

— Celles d'un homme à la recherche d'une position sociale, comme Jérôme Paturot.

— Et quelle carrière allez-vous embrasser ? Vous avez une idée ?

— Celle que j'avais avant d'être appelé à servir l'Etat. Seulement, j'espére monter en grade : j'étais un modeste rapin, je serai peintre d'histoires ! Et vous, chère cousine ? Vous voilà seule maintenant, puisque nous avons perdu notre pauvre tante, seule, et... sans fortune ?

— Ma fortune ? la voilà ! répondit Marie en montrant sa plume.

— Votre plume ? pauvre enfant !

— Pourquoi ? la plume vaut bien le pinceau.

— Et dans quel genre cette plume si spirituelle s'exerce-t-elle ?

— La littérature de la mode, des salons, du théâtre.

— Et vous trouvez à placer cette marchandise-là ?

— Certes ! les journaux de la mode se la disputent. Toutefois, je l'avouerai, je commence à me fatiguer de parler toujours chiffons et je me lance dans le roman. Mais, vous me trouvez dans un mauvais moment ; vous le voyez, toutes mes pages sont blanches. Les grands journaux, qui ont bien voulu m'encourager, attendent... et je ne trouve rien. — Puisque vous voilà revenu, après des excursions en France et en Afrique, vous devez avoir beaucoup vu, beaucoup à raconter : donnez-moi un sujet, un plan. Ne faisiez-vous pas des vers autrefois ?

— Autrefois, oui... un peu, mais le régime militaire enlève bien vite ces idées-là. Tête à droite ! tête à gauche ! toute la littérature du régiment est dans ces deux phrases, et si j'avais voulu y mêler de la poésie, on m'eût probablement envoyé en faire à la salle de police.

— Est-ce possible ? Mais au moins, vous avez vu, observé, dans les villes de garnison ; rappelez-vous, essayez.

— Dans mes garnisons, dites-vous ? — Sur les bords du Guadalquivir, j'ai rencontré des Andalouses ravissantes, mais coquettes et jalouses. En Allemagne, des rêveuses aussi ennuyeuses que sentimentales. A Londres, des ladies sèches, gourmées, anguleuses. En France...

— Ce n'est aucun de ces types-là qu'il me faut, interrompit Marie ; j'ai besoin d'un caractère de jeune fille qui puisse offrir quelque intérêt.

— Attendez, dit vivement Adrien, j'en ai un parfait.

— Déjà ! Voyons cela.

— Voici, dit Adrien, non sans hésiter un peu.

Je connais une jeune fille

Dont le cœur déborde et l'esprit pétille ;

Heureux celui qui l'obtiendra,

Paradis sur terre il aura.

Allons vite qu'on la marie !

Voulez-vous son nom, c'est...

— Je vous dispense de la rime, interrompit vivement Marie, mais ce n'est pas un compliment que je veux, c'est un caractère piquant, original, dramatique, qui prête au roman,

— Avant le caractère, écoutez la description : La jeune fille est grande, mince et bien faite ; l'œil noir, les lèvres roses...

— Allons donc ! c'est fade et banal ! Passons au caractère.

— Attendez : le regard perçant, le sourire fin et un peu railleur.

— Ceci est mieux, fit Marie, et puis ?

— Beaucoup de bonté, d'intelligence et de sentiment ; un peu d'exaltation tempérée par un jugement sain...

— Mais c'est une perfection que votre héroïne ! c'est un type plus original et plus accentué qu'il me faut.

— Que voulez-vous ? je suis peintre, j'ai devant moi un modèle... et je le reproduis.

— Est-ce un compliment ou un sarcasme ? dit Marie en riant.

— Ni l'un ni l'autre ; c'est un portrait... d'après nature.

— Un portrait ! Décidément le régiment forme le caractère. Vous ne trouviez pas ces jolies choses-là avant votre départ pour l'armée.

— Vous aviez quatorze ans alors et vous en avez vingt aujourd'hui ; cela change bien les points de vue.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que j'ai laissé une enfant ; que je retrouve aujourd'hui une jeune fille ravissante ; que je suis or-

phelin, libre et majeur... et que je vous demande votre main. Est-ce clair? Vous vouliez un sujet de roman, le voilà tout fait; le dénouement vous déplaît-il?

— Eh bien, répondit Marie en rougissant, franchement, non, mon bon cousin : les jours de notre enfance, votre caractère gracieux et enjoué m'ont laissé de doux souvenirs, mais...

— Aïe! Il y a un *mais*...

— Mais en faisant de votre modèle un éloge exagéré, vous lui avez accordé un jugement sain et de la prudence.

— Eh bien! alors?

— Eh bien, si vos galons de major vous ont donné quelque élément de comptabilité, vous devez en savoir plus que moi, qui n'ai fait que de la couture et des romans. Si vous additionnez zéro avec zéro, quel chiffre trouverez-vous au bas de votre addition?

— La réponse sera facile : multipliez les produite d'un pinceau et d'une plume et vous trouverez au bas... une mine d'or.

— Vous croyez! mais j'ai un tuteur, et il ne sera peut-être pas aussi convaincu que vous!

— Me permettez-vous de lui poser la question?

— De tout mon cœur.

— Alors, voici le denier à Dieu! dit Adrien en lui basant la main.

— Et mon roman terminé aussitôt que conçu... Allons! il est écrit qu'ils finiront tous par un mariage!

— Ce n'est pas nouveau, j'en conviens, dit Adrien, mais c'est encore ce qu'il y a de mieux... et de plus doux.

Ils se séparèrent sur ce mot... et, ce jour-là, il fut impossible à la jeune fille de trouver l'idée qu'elle cherchait... sa pensée était ailleurs.

(A suivre.)

Un de nos agriculteurs ayant fait l'acquisition d'une vache dans un village de La Côte, l'expédia à Lausanne par le chemin de fer. Pendant le trajet, la vache mit au monde un joli petit veau, duquel on fit, — cela va sans dire, — payer le transport. Se croyant victime d'un abus, le propriétaire de l'animal se rendit immédiatement auprès d'un des employés supérieurs de la compagnie de la Suisse-Occidentale, pour lui exposer le fait. Après l'avoir entendu, l'employé lui dit calmement : « Mon brave ami, votre réclamation n'est pas fondée : il y a deux animaux au lieu d'un. »

— Ça m'étonne, monsieur, chaque fois que ma femme est allée en chemin de fer avec un enfant sur ses genoux, elle n'a jamais payé qu'une place.

— Je le crois ; mais il fallait dire à votre vache de prendre son veau sur ses genoux.

Le paysan sourit, et tout en regagnant la porte : « A revoir, monsieur, je vois bien qu'il n'y a rien à faire avec vous. »

Sans jamais nier formellement la réalité des miracles qu'on lui attribuait, Pie IX n'aimait pas qu'on lui en parlât. C'était un sujet qu'il laissait volontiers dans le vague, et si on le pressait trop, il s'en tirait par une plaisanterie. Une personne souffrant depuis longtemps d'un mal de jambe, s'était procuré un bas de Pie IX, et, après l'avoir porté pendant huit jours, elle s'était trouvée guérie. Pleine de joie et de reconnaissance, elle accourt à Rome, se jette aux pieds du saint père, et lui raconte sa guérison miraculeuse. « Voyez quelle

chose merveilleuse, répondit le pape ; vous avez porté ce bas pendant huit jours et vous avez été guérie. Et moi qui l'ai porté pendant plus d'un an, j'ai toujours mal à la jambe. »

#### Au tribunal :

— Accusé, vous avez déjà subi quatre condamnations pour vol, escroquerie, vagabondage et voie de fait ; est-ce vrai?

— Oui, mais ça n'est pas gentil de me rappeler ça, monsieur le président.

— Vous dites?

— J'ai ma fiancée dans la salle et ça peut me faire du tort.

#### Avant le mariage :

Mlle Berthe a le menton appuyé sur ses deux mains et ses deux coudes posés sur la table.

Paul, la contemplant avec extase :

— Quel charmant abandon!

Six mois après :

Mme Paul est dans la pose ci-dessus décrite. Son mari, la regardant, et haussant les épaules :

— Quelle tenue, mon Dieu, quelle tenue!

Le domestique de M. B. est en train d'épousseter le salon.

Son maître le surprend à gratter l'épaule d'une Vénus de Milo en marbre.

— Qu'est-ce que tu as donc à gratter cette statuette?

— Monsieur, j'y avais trouvé un puceron.

— Eh bien?

— Eh bien! je la gratte, parce qu'il est évident qu'elle ne pourrait le faire elle-même!

**Théâtre.** — Demain, dimanche, à 7 heures : *Vingt ans après*, suite des Trois mousquetaires, grand drame historique en cinq actes et 11 tableaux.

#### CHARADE

Mon premier et mon second sont chantés par mon tout.

Un exemplaire de la seconde série des *Causeries* sera expédié à celui de nos abonnés qui, le premier, nous fera connaître le mot de la charade.

L. MONNET.

La livraison de janvier de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants : Un poète belge. Van Hasselt, par M. Eugène Rambert. — Jean Huss et les Hussites, d'après les nouveaux documents, par M. Louis Leger. — Les bonnes gens du Croset. Nouvelle, par M. T. Combe. — Le sens des couleurs. Etude physiologique, par M. L. Herrmann. — Une Italienne de Naples. Paolina Ranieri, par M. Marc-Monnier. — Le mariage de Mademoiselle Viviane. Nouvelle, par M. E.-C. Grenville-Murray. — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,  
à Lausanne.